

**À l'occasion du centenaire de la mort de Jean Jaurès,
déclaration de Pierre Laurent, secrétaire national du PCF**

TAISEZ-VOUS ET LAISSEZ PARLER JAURES

« Je ne suis pas un modéré, je suis avec vous un révolutionnaire." Oui, Jean Jaurès, ce militant de la civilisation humaine, cet infatigable défenseur de la paix et du progrès, était un révolutionnaire de son temps, avec son temps. Aux libres interprètes contemporains de gauche ou de droite voire d'extrême droite qui cherchent à l'enrôler, pour ne pas dire à l'usurper, nous disons aujourd'hui, cent ans après que les deux balles tirées à bout portant par Raoul Villain lui ait fauché la vie : « taisez vous et laissez parler Jaurès ». Pas une page qui ne dise en effet son ardent désir de libérer l'humanité. Dans notre France de 2014, Jaurès a fort à nous dire. Oui, laissons là les usurpateurs et écoutons cette voix forte, chaleureuse, généreuse d'un homme enraciné dans la réalité vivante du peuple et agissant sans relâche pour les valeurs universelles d'humanisme qui fondèrent le socialisme français.

La guerre tue à Gaza, en Irak, en Syrie, en Lybie. La guerre, c'est pour préparer la paix, nous disent-ils encore. Mais la guerre appelle la guerre et toujours plus de barbarie. Où sont les leçons de Jaurès ? « Si chauvins de France et d'Allemagne réussissaient à jeter les deux nations l'une contre l'autre, la guerre s'accompagnerait de violences sauvages qui souilleraient pour des générations le regard et la mémoire des hommes ». La souillure est là. Mais Jaurès n'avait pas seulement alerté, il avait dit la cause : « tant que dans chaque nation, une classe restreinte d'hommes possédera les grands moyens de production et d'échange (...), tant que cette classe pourra imposer aux sociétés qu'elle domine sa propre loi qui est la concurrence illimitée (...), il y aura des germes de guerre. »

Jean Jaurès n'a jamais renoncé. "J'espère encore malgré tout..." Jusque dans les derniers discours qu'il prononce, à quelques jours de la déclaration la guerre meurtrière, Jaurès affirme avec ardeur la force de l'optimisme qui a été le socle de son engagement. Un optimisme qui anime tous ses combats pour la paix, la justice et la liberté. Jaurès porte, face à l'adversité la plus féroce, son message avec conviction: "les capitalistes sentent, quoi qu'ils fassent, que l'avenir est leur ennemi". Il avait, comme nous devrions l'avoir, une confiance inébranlable en la force de l'humanité à se libérer d'un capitalisme qui l'entrave. "La peur resserre ; l'espérance dilate" disait-il. Le fatalisme, aujourd'hui érigé en doctrine d'État, ne faisait pas partie de son vocabulaire. Pour Jaurès, la solidarité humaine, le sentiment de justice, le désir d'émancipation ne sont pas des rêves stériles mais le moteur même de toute vie authentiquement humaine. Neuf millions de personnes vivant sous le seuil de la pauvreté quand les plus riches augmentent leur revenu de 20% en un an, la France cinquième puissance mondiale et championne d'Europe en nombre de millionnaires ! "Cherchez l'erreur " nous aurait dit Jaurès. Et il aurait, avec nous, chercher la solution.

Pour Jaurès, révolutionner la société, c'est sans cesse réformer. « L'évolution révolutionnaire », comme il l'écrira. Il est d'une grande constance sur cette question. Pour lui, il n'y a pas d'autre voie pour aller vers une révolution durable que des réformes déterminées avec et dans l'intérêt du peuple. Penser la révolution sans penser aux réformes possibles -ici et maintenant- c'est être paralysé. Réformer sans avoir l'idéal "toujours discernable en chacun de ses actes, en chacune de ses paroles" c'est être aveugle. Avec lui, nous refusons effectivement la paralysie et l'aveuglement.

Ceux qui maquillent leurs mesures de régression sociale et économique derrière les mots de Jaurès ne peuvent faire illusion. La réforme exige une hauteur de vue à mille lieues du réformisme néo libéral d'aujourd'hui qui ne fait que mettre en œuvre ce qui est présenté comme inéluctable et sans alternative. Pour les gouvernements successifs la réforme n'est plus un choix qu'on incarne mais une obligation dictée par le Medef et les marchés qu'on met en forme. Reprendre le chemin de réformes sociales authentiques dans l'esprit de l'évolution révolutionnaire de Jaurès, c'est aujourd'hui la seule alternative à la barbarie soft qui nous est chaque jour imposée.

A l'inverse du détournement de sens actuel, Jaurès plaide pour le progrès permanent de la démocratie sociale et politique comme une seule même cause. Il le comprend très tôt. La République ne peut plus l'être à moitié, elle sera sociale ou ne sera pas vraiment la République.

"Ce qui manque à la démocratie c'est la confiance en soi-même... » L'inébranlable optimisme de Jaurès c'était par un même mouvement, une confiance vissée au corps en la démocratie. Il croit à la politique pour le gouvernement du peuple par lui-même : « là où les partis n'existent pas, soit parce qu'un groupe en a tué un autre, soit parce que le pessimisme s'est emparé de l'esprit public, on court le risque que les oligarchies se substituent à la classe même au nom de laquelle elles gouvernent. » Le changement de la société : c'est l'affaire du peuple et des individus libres qui le composent martèle-t-il. A la fin de son histoire du socialisme Jaurès dit "créer la démocratie en la dépassant a été, durant un grand siècle tourmenté et fécond, l'œuvre de la classe ouvrière. Diriger la démocratie en la dépassant et l'obliger enfin à se hausser au socialisme, ce sera sa grande œuvre de demain." Voilà encore une clé pour aujourd'hui.

Toute sa vie durant, il creusera les chemins possibles, concrets d'une conquête de la propriété et de la coopération sociales : « le jour où dans la société transformée tous les hommes seront propriétaires associés ; le jour où par une série de transformations légales les salariés et prolétaires d'aujourd'hui seront avec tous les individus de la société des coopérants ... », déclare-t-il dans un célèbre discours prononcé en Amérique latine.

Là encore, il traque la guerre, celle qui fait du « tous contre tous » la logique du système. « Messieurs, il n'y a qu'un moyen d'abolir enfin la guerre entre les peuples, c'est d'abolir la guerre entre les individus, c'est d'abolir la guerre économique, le désordre de la société présente, c'est de substituer à la lutte universelle pour la vie (...) un régime de concorde sociale et d'unité ».

Et lui ne se trompe pas d'adversaire. Il dénonce « le capitalisme international qui va chercher la main d'œuvre sur les marchés où elle est la plus avilie (...) », pour amener partout dans le monde des salaires au niveau des pays où ils sont les plus bas ». Il plaide pour « la communauté universel du droit social », où « toutes les nations apprendront à respecter chez l'étranger un homme et un frère. » Il appelle le 28 juin 1914, un mois avant la guerre, à « assurer un salaire minimum aux travailleurs étrangers ou français de façon à prévenir l'effet déprimant de concurrence » et à « protéger les ouvriers étrangers contre l'arbitraire administratif et policier pour qu'ils puissent s'organiser avec leurs camarades de France et lutter solidairement avec eux sans crainte d'expulsions ».

Voilà pour ceux qui parlent de Jaurès pour mieux étouffer sa voix. Ne les laissons pas faire ! En ces temps de nouveau troublés, où le doute est cultivé sur les valeurs héritées du siècle des Lumières et de la révolution française, en ces temps où liberté, égalité, fraternité sont tenues pour des mots sans effets, en ces temps où l'extrême droite distille son venin réactionnaire, nous devons agir dans les pas de Jaurès pour mettre fin à la guerre économique, pour promouvoir la coopération entre tous et chacun. Sinon, aujourd'hui comme hier, ainsi que le disait Jaurès, dans cette nuée dormante se développe l'orage des politiques agressives et destructrices de demain. « On ne pourra relever la patrie, relever l'Europe, qu'en abaissant le capitalisme », Jaurès avait raison !

Son cri est d'abord un cri de liberté. "Le but c'est l'affranchissement de tous les individus humains. Le but c'est l'individu.» Il est patriote mais pour lui « la patrie n'est pas un absolu, elle est un moyen de liberté et de justice. ». Pour Jaurès, l'individu est la fin suprême. La liberté est la valeur absolue du socialisme. Contre l'égoïsme réactionnaire et asservissant des capitalistes de l'époque il défend l'égoïsme égalitaire et universel des prolétaires. Il veut des citoyens « copropriétaires des moyens de production », et c'est ainsi, écrit-il, que « toute la nation sera comme une immense assemblée possédante et dirigeante ».

Jaurès, c'est l'optimisme. Et notre chemin face à tous ceux qui nous veulent que nous courbions l'échine, et répandent à dessein le pessimisme jusqu'au plus profond du cœur de la nation. La peur : voilà l'arme des nouvelles oligarchies. La peur : voilà le grand ennemi de l'immense majorité que nous sommes. A nous de suivre aujourd'hui Jaurès pour que la peur change de camp, pour avancer en faisant nôtre, en ce jour symbolique, la devise de Jaurès « ni haine, ni renoncement ! ».

Pour nous, les héritiers de Jaurès et de Babeuf, qu'il nommait lui-même « notre grand communiste », l'égalité et le partage sont l'essence de notre combat d'aujourd'hui, l'issue pour sortir de la crise, pour construire une société du bien commun. N'attendons pas pour être heureux !